

Cahiers Internationaux de Théologie Pratique

Chronique n°82 – Soirée d’hommage à Joël Molinario

La transmission de la foi chrétienne dans un monde en mutations

Isabelle MOREL, Roland LACROIX, Joël MOLINARIO

Le 14 mai 2024, Joël Molinario, professeur émérite de la Faculté de théologie de l’ICP (Institut Catholique de Paris), ancien directeur de l’ISPC (Institut Supérieur de Pastorale Catéchétique) de 2014 à 2022, a reçu de ses collègues un livre Hommages rassemblant des contributions internationales. Ce fut une belle occasion, pour la communauté ISPC, mais plus largement pour tous les chercheurs en théologie pratique qui l’ont croisé ou ont bénéficié de ses écrits, ses enseignements ou ses recherches, de lui témoigner leur amitié et leur reconnaissance.

La soirée a débuté par une présentation de l’ouvrage co-dirigé par Roland Lacroix et Isabelle Morel. Ce fut l’occasion pour Roland Lacroix de retracer les trois grandes étapes de la carrière universitaire de Joël Molinario structurant les différentes parties du livre.

Ensuite Joël Molinario a donné en une conférence que nous publions ici à la suite de la présentation de Roland Lacroix, sa réponse à ses collègues, en partant du titre retenu pour l’ouvrage : *La transmission de la foi chrétienne dans un monde en mutations*. Alors que trois professeurs en théologie pratique partent en retraite ces années-ci (François-Xavier Amherdt à Fribourg, Henri Derroitte à Louvain-la-Neuve et Joël Molinario à Paris), le réseau des enseignants-chercheurs en théologie pratique se souvient de ce qu’il leur doit !

Prof. Isabelle Morel, directrice de l’ISPC, Paris

Présentation du livre offert à Joël Molinario, par Roland Lacroix

Nous sommes ici pour offrir un livre à Joël Molinario. Mais l'intérêt de ce cadeau, c'est que c'est aussi un cadeau pour nous, avec pas moins de 17 contributions qui font écho à la trajectoire de recherche de Joël et qui permettent d'une part de traverser plusieurs de ses champs de recherche, d'autre part de comprendre, comme l'écrit Anne-Sophie Vivier-Museran, doyenne du *Theologicum*, dans son avant-propos, que la théologie « croisée avec d'autres savoirs, est une ressource pour tous et qu'en ce sens, elle a aussi une responsabilité à l'égard de tous ». Joël Molinario a bien honoré cette responsabilité du théologien. Cela nous offre en même temps une belle page d'histoire de l'ISPC et met en valeur les harmoniques qui sont comme notre marque de fabrique depuis de nombreuses années

Ces *Mélanges* font donc écho à la trajectoire de recherche de Joël Molinario. Au cours de ses recherches, il a croisé de nombreux chercheurs. Nous en avons sollicité quelques-uns, pas tous en vérité car l'ouvrage fait déjà 272 pages... Certaines personnes sollicitées qui n'ont pas pu répondre positivement ont encouragé notre projet. La palette des nationalités représentées – belge, suisse, italienne, brésilienne, québécoise, française – donne un aperçu non pas seulement de la notoriété de Joël hors frontières, mais surtout des amitiés que la recherche engendre, qui ne dépendent pas seulement du savoir-faire du chercheur mais aussi de son savoir-être. La particularité des contributions de ce livre est ainsi qu'elles sont à la fois sérieuses scientifiquement parlant et écrites par amitié.

Nous avons retenu une structure de l'ouvrage en trois parties, centrées donc sur la recherche de Joël : « Joël Molinario pédagogue et catéchète », « Joël Molinario théologien », « Joël Molinario théologien de la CIASE ». Il faut souligner qu'il ne s'agit pas de commenter tel ou tel point de la recherche de Joël mais, à partir des différentes facettes de cette recherche, de proposer à ses amis chercheurs de partager une part de leur propre recherche en cours. Ce qui amène du nouveau, du neuf, à l'image de ce que Joël a toujours cherché à stimuler comme enseignant-chercheur, et comme directeur de l'ISPC.

Ainsi, la première partie, « Joël Molinario pédagogue et catéchète », présente cinq contributions qui mettent en avant autant de défis : défi éducatif concernant l'importance pour les jeunes de naître au monde de la parole (Laurent Stalla-Bourdillon), défi catéchétique actualisant le dilemme adultes-enfants (Henri Derroitte) ; défi pastoral et synodal concernant la « transformation pastorale » des communautés chrétiennes dans l'Église catholique, d'une brûlante actualité (Isabelle Morel) ; défi concernant l'être catéchète, proposant comme modèle pour l'évangélisation aujourd'hui le catéchète saint Paul (Christophe Raimbault) ; enfin, défi ecclésial concernant le prometteur *motu proprio* sur l'institution du ministère de catéchiste (François-Xavier Amherdt).

Nous profitons donc là de champs de recherche pédagogiques et catéchétiques « concrets » et pratiques, touchant l'éducation, la catéchèse, la pastorale, l'exégèse, la gouvernance ecclésiale... Le lecteur, selon sa propre expérience de praticien et/ou de chercheur, fera facilement le lien entre tel ou tel. Ces éléments offrent en eux-mêmes des points d'appui pour les recherches actuelles et honorent ce côté de la théologie pratique qui consiste à lier l'intelligence des réflexions et des analyses théologiques avec la pratique pastorale.

Nous avons intitulé la deuxième partie « Joël Molinario théologien », tout simplement. Cette partie touche plus directement l'approfondissement proprement

théologique de la recherche de Joël Molinario, étant entendu que nous avons voulu consacrer la troisième partie à son travail comme théologien de la CIASE.

Dans la présentation de la rédaction de sa thèse, Joël précise qu'il a dû apprendre le métier d'historien pour sa recherche doctorale. On n'oublie pas, de fait, son apport important et précieux à l'histoire de la catéchèse. Mais c'est aussi de l'importance de la contextualisation en théologie qu'il s'agit. En écho, Denis Villepelet contextualise en quelque sorte notre situation actuelle dans une analyse sur « la fin de la chrétienté », analyse à partir de laquelle résonnent un certain nombre d'enjeux actuels qui traversent le catholicisme.

Quant à la recherche postdoctorale de Joël, elle l'a conduit à participer au travail du GRAC (Groupe de recherche en anthropologie chrétienne) au sein du *Theologicum*. L'anthropologie est honorée par deux contributions, que nous pouvons lire comme deux appels. Salvatore Curro interroge « le nouveau défi anthropologique de la pastorale » en appelant à un nouveau tournant anthropologique. Brigitte Cholvy tente, « encore une fois » écrit-elle, de « désigner le présent », en s'appuyant justement sur les travaux du GRAC, en appelant à ne pas rater le *kairos* actuel plaidant pour un sujet croyant en « relation positive » avec le monde et ouvert à la postmodernité.

Autre domaine essentiel de la recherche de Joël Molinario, la théologie pratique et catéchétique, au sein de l'ISPC bien sûr, mais aussi au sein de l'Équipe européenne de catéchèse, au sein du groupe de Santiago, dans les revues *Catéchèse* et *Lumen Vitae* et d'autres lieux encore comme la Société Internationale de Théologie Pratique. Deux contributions, celles de Gilles Routhier et la mienne, analysent justement le travail de recherche fait à l'ISPC. Il est question d'une part de la manière dont cet institut, depuis sa création en 1950, pense en la pratiquant le projet de théologie pratique, d'autre part de l'apport spécifique de la théologie catéchétique, spécialité de l'ISPC, à la théologie pratique.

En écho, Geraldo de Mori fait part de la recherche en théologie pratique dans des contextes diversifiés en Amérique latine, au Mexique, en Colombie, au Brésil et en Argentine. La recherche en théologie pratique et catéchétique a conduit Joël Molinario à investir le champ de l'initiation chrétienne, avec un apport important à la réflexion sur cette question si importante aujourd'hui, dont Jean-Louis Souletie approfondit dans sa contribution l'axe essentiel, l'articulation entre Parole de Dieu et rite liturgique.

Enfin, comme je l'ai dit, la troisième partie de l'ouvrage est intitulée « Joël Molinario théologien de la CIASE ». Il n'est pas anodin que deux des contributeurs de cette partie soient des théologiens des facultés Loyola Paris, Étienne Grieu et Christophe Pichon, dont la recherche théologique est fondée sur la parole des plus pauvres. Ici encore résonnent deux appels dans le sens d'un « rendez-vous crucial » que nous avons avec l'humanité en souffrance, un rendez-vous dont l'écoute est le paradigme, écoute de récits à tisser avec les récits bibliques. La troisième contribution de cette partie est celle de Catherine Fino, qui propose trois « postures ou domaines de formation » qui « visent à acquérir progressivement une capacité de discernement personnel en matière d'obéissance et d'exercice de l'autorité », ce qui s'avère précieux pour parvenir à des « relations ecclésiales non-abusives », mais également essentiel en catéchèse et en pastorale.

Nous sommes heureux aussi de publier, à la suite de ces contributions, la leçon académique que Joël Molinario a prononcée le 26 septembre 2023 ici-même à l'occasion de son départ en retraite, ainsi que la réponse à cette leçon de Corinne

Valasik, professeur et enseignant-chercheur à l'ICP, intervenant notamment à la FASSED et au DU Abus et bienveillance. Ceci conclut de belle façon l'ouvrage et ouvre à l'engagement actuel de Joël¹.

Cet ouvrage, dont j'espère, par ces quelques mots, avoir montré la richesse contributive à la recherche, est publié à l'occasion du départ à la retraite de Joël Molinario. Il n'est pas question ici de remercier Joël d'être parti à la retraite, mais nous pouvons néanmoins le remercier d'avoir suscité, par sa trajectoire si riche de théologien – par son parcours académique comme par sa manière d'être –, de si riches contributions.

Prof. Roland Lacroix

¹ Un compte-rendu de cette leçon académique a été publié : Catherine CHEVALIER, « De l'oubli des victimes à l'intelligence de la victime. La théologie provoquée par les abus dans l'Église. Leçon académique du professeur Joël Molinario dans le cadre de son départ en retraite », dans *Lumen Vitae*, 79, 1, 2024, p. 117-120. En ligne sur <https://www.cairn.info/revue-lumen-vitae-2024-1-page-117.htm>.

Conférence de Joël Molinario : « Transmettre la foi chrétienne ? »

Il est difficile d'avoir des remerciements à la hauteur du cadeau et du travail que mes collègues Isabelle Morel et Roland Lacroix m'ont offert sans oublier bien sûr le soutien sans faille d'Anne-Sophie Vivier-Muresan notre doyenne. Difficile également d'avoir des remerciements à la hauteur du travail de mes amis et collègues qui ont pris le temps et le courage d'écrire pour ce volume.

Je les remercie tous chaleureusement mais j'ai bien conscience en faisant cela de n'être pas au niveau de ce qu'il faudrait.

Je remercie Roland pour la présentation de cet ouvrage si riche à la fois foisonnant et plein de perspectives. J'ai eu la joie de lire le manuscrit avant de l'avoir réellement en main ce qui m'a permis d'entrer dans ses trois parties et de comprendre au moins un peu de la force de chacun des articles.

Je ne peux évidemment pas honorer correctement chacun de ces textes qui composent cet ouvrage, nous y serions encore demain matin ! Roland vous en a donné un avant-goût suggestif.

Je voudrais maintenant dans cette intervention d'abord honorer le titre du livre, *La transmission de la foi chrétienne dans un monde en mutation*. Ce titre résume à lui seul l'objet du travail mené à l'ISPC depuis 74 ans avec la succession des équipes et des directeurs – et de la directrice – qui ont nourri une réflexion profonde sans cesse renouvelée. Pour les quelques-uns qui ont déjà lu ce livre, vous reconnaîtrez dans ce que je vais dire de nombreuses allusions à ce qu'ont écrit mes 17 collègues.

Introduction

C'est bien d'abord et avant tout du titre que je voudrais parler ce soir. Car la question de la transmission de la foi est au cœur de l'expérience croyante d'aujourd'hui pour un très grand nombre de chrétiens. Parler de la transmission de la foi cela équivaut à parler du christianisme et du catholicisme dans sa plus grande singularité dans l'espace ouvert des religions et des sagesse d'aujourd'hui. En effet l'expression transmission de la foi stricto sensu – est impropre en christianisme, tout au moins mérite des explications. La question qui me porte est la suivante, dans quelle mesure les chrétiens, dans un contexte morose de décroissance du nombre de fidèles, peuvent-ils vivre la singularité de la foi sans vouloir imiter d'autres appartenances religieuses ou philosophiques qui risquent de déjouer la singularité du christianisme ?

Je ferai cela à travers de cinq remarques qui s'ajouteront les unes aux autres.

Une scission au sein du *Logos* Une coupure existentielle et culturelle au sein de l'humain

« Le verbe s'est fait chair il a habité parmi nous », lit-on ou entend-on dans le prologue de l'évangile de Jean. Comme vous le savez la langue grecque utilise le mot *logos* qui a été traduit par le mot verbe, qui contient deux axes de significations. Le *logos* en tant que parole performative, qui crée (qui est donc poétique) et qui raconte. Mais le *logos* c'est aussi la parole rationnelle qui démontre, qui analyse, qui déduit. L'une et l'autre supposent de l'écoute et espèrent du dialogue.

Si l'évangile parle du *logos* pour désigner Jésus, cela signifie que le Christ est le symbole de cette humanité, caractérisée par cette parole devenue chair et donc aussi corporelle.

Or la modernité dont nous sommes les enfants a eu la fâcheuse tendance à séparer durablement et hiérarchiquement l'un et l'autre sens du *logos*. Et tout spécialement durant la seconde moitié du XVII^e siècle. Alors une scission s'est opérée avec la domination et le mépris de l'un envers l'autre sens. Spinoza, sans ambages, écrivait que les récits « c'était bons pour les curés et les gouvernantes, tandis que la vérité, elle, réside chez les géomètres. »² Cette dichotomie qui s'imposa comme une évidence durant les siècles qui nous séparent de Spinoza, le grand spécialiste du 17^e siècle que fut Michel de Certeau la qualifia de guerre des muses.

Nous en trouvons des exemples dans l'histoire des catéchismes. À cette même époque deux types de catéchismes furent édités. D'un côté, ceux de l'abbé Fleury et de Bossuet, qui sont bibliques liturgiques et spirituels, et puis de l'autre côté celui de Mgr Harlay pour le diocèse de Paris qui écarta toute référence biblique au profit des démonstrations abstraites en présentant la foi comme une somme d'articles à savoir. Ce second type de catéchisme allait bientôt devenir la norme. Au même moment enfin s'imposait comme une nécessité le rejet par les grammairiens des théologies de la pluralité des sens de l'Écriture pour rechercher à tout prix l'univocité du sens de chaque texte.

De tout cela les temps modernes ont hérité. Cette fracture culturelle et anthropologique est aussi une fracture existentielle et spirituelle.

C'est un mouvement relativement récent qui tenta d'apaiser cette guerre des muses. Des anthropologues en élargissant la notion de culture, la philosophie herméneutique en ouvrant l'espace du symbole qui donne à penser, des psychologues et psychanalystes en rétablissant le lien du corps et de la parole, enfin une certaine théologie narrative en sortant de l'éclipse moderne du récit. Cette coupure de sens au sein du *Logos* rend l'Église boiteuse dans sa mission d'être *une demeure de la Parole*, comme le dit le concile dans *Sacrosanctum concilium*. Cet élan nouveau, anthropologique et théologique, d'abord timide, avait ce projet, comme l'avait si bien exprimé Holderlin, « d'habiter poétiquement le monde ».

Transmettre la foi en postchrétienté

Les catéchismes qui se répandirent durant la période moderne après le 17^e siècle présentaient très majoritairement la foi comme un objet à connaître et l'existence chrétienne comme une obéissance à avoir envers le magistère de l'Église catholique qui exigeait le devoir de croire, d'observer et de recevoir, cette structure des catéchismes qu'Elisabeth Germain avait nommé « les catéchismes des trois il faut ». Cela correspondait parfaitement à un monde de chrétienté où la foi catholique est une enveloppe à la fois culturelle, politique et morale. Nous étions dans une chrétienté de modernité, car d'une certaine manière, l'Église s'est adaptée à une modernité rationnelle et morale en privilégiant l'intellectualité de la foi dans les catéchismes et l'enseignement scolastique dans les séminaires. La transmission de la foi correspondait alors à la transmission d'un cadre intellectuel,

² SPINOZA, *Œuvres – II. Traité théologico-politique*, Paris, Garnier-Flammarion, 1965.

culturel, politique et moral où des habitus se transmettent dans une nation, une paroisse, une famille.

Pouvons-nous dire pour autant que l'on transmettait la foi ? Un élément grammatical doit retenir notre attention. Dans la Bible, le substantif foi n'est jamais le complément d'objet direct du verbe transmettre. On transmet une mémoire, des rites, des récits mais pas la foi. Quand Saint Paul prononce le verbe transmettre il dit autre chose.

« J'ai moi-même reçu ce qui vient du Seigneur, et je vous l'ai transmis : la nuit où il était livré, le Seigneur Jésus prit du pain, puis, ayant rendu grâce, il le rompit, et dit : « Ceci est mon corps, qui est pour vous. Faites cela en mémoire de moi. » Après le repas, il fit de même avec la coupe, en disant : "Cette coupe est la nouvelle Alliance en mon sang. Chaque fois que vous en boirez, faites cela en mémoire de moi." Ainsi donc, chaque fois que vous mangez ce pain et que vous buvez cette coupe, vous proclamez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne. » (1 Co 11,23-26)

Ou bien, « Avant tout, je vous ai transmis ceci, que j'ai moi-même reçu : le Christ est mort pour nos péchés conformément aux Écritures, et il fut mis au tombeau ; il est ressuscité le troisième jour conformément aux Écritures, il est apparu à Pierre, puis aux Douze ; ensuite il est apparu à plus de cinq cents frères à la fois – la plupart sont encore vivants, et quelques-uns sont endormis dans la mort –, ensuite il est apparu à Jacques, puis à tous les Apôtres. » (1 Co 15,3-7)

Vous remarquez que l'apôtre Paul, le premier des catéchistes, ne dit pas qu'il transmet la foi, il raconte le kérygme ou la cène afin que cela soit un mémorial... jusqu'à ce qu'il vienne.

La force du christianisme, qui est aussi sa fragilité, tient en une relation : seule la foi sauve, c'est un don de Dieu. Et nous remarquons combien dans les évangiles Jésus admire la foi des païens et des étrangers : « va ta foi t'a sauvé ! » L'apôtre Paul insiste : « nous avons reconnu que ce n'est pas en pratiquant la loi de Moïse que l'homme devient juste devant Dieu, mais seulement par la foi en Jésus Christ ; c'est pourquoi nous avons cru, nous aussi, au Christ Jésus pour devenir des justes par la foi au Christ, et non par la pratique de la Loi, puisque, par la pratique de la Loi, personne ne deviendra juste », lit-on en Gal 2,16. Nos réflexions actuelles sur la crise de la transmission font souvent l'impasse sur une donnée intrinsèque au christianisme. Tout se transmet sauf l'essentiel : l'écho d'une Parole qui nous précède à laquelle chacun est invité à répondre librement ou à ne pas répondre.

Transmettre la libération ?

Une autre expérience ne se transmet pas, celle que les boomers, comme on dit maladroitement aujourd'hui – ceux qui sont nés dans les 10 ou 15 années après la seconde guerre mondiale – ont vécu joyeusement et difficilement. Cette expérience fut de se libérer d'une tutelle quelle qu'elle soit. La génération qui a vécu le concile Vatican II, qui a vécu mai 68, la décolonisation, la théologie de la libération s'est défaite d'autorités encombrantes pour se construire et se réjouir comme sujets autonomes. Notons que pour l'Église catholique, c'est une donnée récente qui apparut au concile Vatican II en 1965 après d'interminables débats, dans le texte sur la liberté religieuse : « Le droit à la liberté religieuse a son fondement réel dans la dignité même de la personne humaine telle que l'ont fait

connaître la Parole de Dieu et la raison elle-même. Ce droit de la personne humaine à la liberté religieuse dans l'ordre juridique de la société doit être reconnu de telle manière qu'il constitue un droit civil ». Cette citation vient de *Dignitatis Humanae* (7 décembre 1965, 2). Jusqu'ici, les papes avaient condamné les droits de l'homme dès 1789, surtout et avant tout à cause de la liberté religieuse qui est une « monstrueuse doctrine », « pour la ruine de l'Église et de l'état » comme l'écrivit le pape Grégoire XVI en 1832 dans *Mirari vos*.

Mais cette heureuse expérience de libération est unique. On ne transmet pas l'expérience de sa propre libération. On ne peut imposer à personne de se libérer. Les psychologues de l'école de Palo Alto nous avaient appris qu'il s'agissait d'une injonction paradoxale sous la forme : sois-libre ! En ouvrant une histoire de la liberté, on pouvait être assuré que ce qui allait venir ne ressemblerait pas à ce qui avait été.

Une autre donnée était contemporaine à ce mouvement de libération, celle d'une conviction qu'un consensus humaniste masqué par différentes institutions et différentes structures autoritaires allaient apparaître comme une évidence. On appela cela le tournant anthropologique de la théologie et de la pastorale. En se défaisant des structures autoritaires il y avait cette conviction qu'un humanisme commun allait apparaître. Mais, en se libérant des tutelles, nos sociétés se défaisaient en même temps des grands récits qui ont organisés la pensée, les idéologies et les institutions politiques et sociales. Il est apparu alors au grand jour, non pas un consensus humaniste, mais un éclatement de ce que pouvait signifier être humain. Au point même qu'aujourd'hui, le préambule de la Déclaration universelle des droits de l'homme de 1948 ne fait plus consensus : « *Considérant* que la reconnaissance de la dignité et des droits égaux, inaliénables et inhérents à tous les membres de la famille des êtres humains, constitue la base de la liberté, de la justice et de la paix dans le monde » : cette base de la DUDH est rejetée par tous les dictateurs du monde bien sûr, dont je ne vais pas établir la liste trop longue, mais d'une autre manière elle nous met mal à l'aise, nous tous de bonne volonté qui ne parvenons plus à nous mettre d'accord sur ce qu'est la dignité humaine.

Aux autres générations revient donc la tâche d'une reconstruction qui a besoin de nouveaux états pour tenir debout en croyant. Nos enfants n'ont pas besoin de se libérer de ce dont nous nous sommes libérés, pourrait-on dire autrement. La liberté leur fut donnée de ne pas se libérer, paradoxe qui, avouons-le, est déconcertant.

Plusieurs exemples nous le signifient.

Je voudrais revenir sur un diagnostic de la condition humaine en fin de modernité, toujours pertinent, effectué par le philosophe Charles Taylor à la fin du siècle dernier. Pour Taylor, la logique moderne poussée au bout crée chez le sujet le malaise qu'il a pourtant voulu. Trois malaises selon Taylor angoissent l'individu post-moderne. 1- L'individualisme, conquête essentielle de l'ère moderne, mais qui aboutit à se défaire des sécurités instituant, des ordres, des hiérarchies, des traditions héritées. Une perte du sens donné. 2- Le désenchantement du monde, qui a désacralisé la nature et l'ordre social et qui a laissé place à une raison instrumentale, c'est-à-dire une société où tout est ordonné à l'efficacité des moyens. Il s'agit d'un bénéfice évident, celui de se libérer d'une tutelle, d'une représentation sacrale du monde, mais le sujet se retrouve, par sa volonté propre, de devoir monétiser la valeur de sa vie et remplacer une valeur sacrée par une

valeur économique. Il s'agit d'une éclipse des finalités. 3- Enfin, dans une société de l'atomisation des individus, l'engagement politique est plus difficile. « Dès que la participation faiblit et que les associations bénévoles qui en étaient le véhicule dépérissent, l'individu-citoyen se retrouve seul face au grand état bureaucratique devant lequel il se sent, à juste titre, impuissant. Le citoyen se trouve encore plus démuné et le cercle vicieux du despotisme doux se referme.³ », explique Taylor. Conclusion, dans une société où l'individu libre, veut se détacher de l'autorité des héritages et des traditions, le sujet doit lui-même auto construire sa vie. Le processus de libération et la liberté ont donc un coût dont nous faisons l'expérience car il ne suffit pas de se libérer pour bien vivre.

Un autre indice nous vient de nos collègues sud-américains, héritiers d'une théologie de la libération dont ils sont tous redevables mais qui insistent aujourd'hui plus qu'avant sur une théologie du peuple, sans pourtant se renier en rien. Comme s'ils voulaient corriger un effet trop individualiste de la libération pour une théologie de la communauté humaine.

Vers un christianisme de conversion

Tout ceci nous fait d'autant mieux comprendre et mesurer la portée du travail immense, mené depuis plusieurs décennies à Lyon et ensuite et surtout à l'ISPC, sur la théologie du catéchuménat et de l'initiation chrétienne. Mais cela n'aurait pu se réaliser sans la recherche fondamentale menée en théologie de la catéchèse depuis 1950. La liste des noms est impressionnante, depuis François Coudreau jusqu'à Isabelle Morel ! Grâce à tout ce travail qui part toujours d'une désignation du présent, nous sommes mieux en mesure aujourd'hui d'interpréter et d'accompagner ce mouvement social et spirituel du développement de la demande de baptême des adultes et des adolescents aujourd'hui. Ces nouveaux baptisés nous permettent de comprendre aujourd'hui ce qu'il en est de la transmission de la foi en postchrétienté. Dans un monde politiquement et culturellement chrétien, dont l'organisation sociale est chrétienne, la question de la foi ne se posait pas. On n'a pas à se convertir quand on naît chrétien. La relation à Dieu vient en second. Les habitudes d'un groupe, d'une famille, son langage, ses manières de vivre, bref l'ensemble global de l'existence est hérité et s'impose comme une évidence. Quand ce cadre social disparaît, alors soit le sentiment d'appartenance se dissout, les institutions porteuses disparaissent, et l'individu errant cherche de quoi s'abriter ailleurs, soit c'est la foi qui surgit, relation nouvelle avec le Christ qui ouvre une vie possible. C'est ici la chance de l'Évangile de Jésus-Christ, car avec lui c'est bien la foi qui est première, pas les habitudes, pas la loi, pas l'appartenance, nous avait déjà dit Saint Paul. Une fois la relation avec Dieu possible, la réponse à une Parole donnée, alors des manières de vivre, des communautés nouvelles d'appartenance peuvent s'établir. Dans une culture détraditionnalisée, où l'individu est premier en tout, l'intensification du croire est donc plus grande. Quand une génération transmet la liberté, ce n'est plus la libération d'une institution qui est l'instance première de construction de la personne croyante, mais c'est la foi qui prime.

Je reste encore très surpris du fait que certaines personnes, certes une minorité, victimes de crimes sexuels dans et par l'Église, disent encore leur foi en Dieu. Si l'immense majorité des 300 000 victimes ne veut plus entendre parler de l'Église (ce qui ajoute à la crise de la transmission), comment est-ce possible que, malgré ces crimes, certaines expriment une croyance en Dieu ? Il me semble que cela

³ Charles TAYLOR, *Le malaise de la modernité*, Cerf, 2005, p. 17.

signifie que « la foi transporte les montagnes », la foi est solide, mais ce sont l'Église et sa gouvernance, la doctrine, la Bible et les sacrements qui sont fragiles et falsifiables. La foi arrive parfois à traverser ces errements criminels. De même quand on interroge les catéchumènes sur l'image de l'Église aujourd'hui, il s'avère que cela les touche peu ; ce qui leur importe c'est Dieu, Jésus-Christ et son Évangile. Quand l'institution semble en panne, des catéchumènes arrivent. Il ne s'agit pas d'un paradoxe mais d'un signe.

De ce diagnostic de fin de la modernité, de l'entrée en postchrétienté, liée à cette expérience de libération et à cette ouverture nouvelle « d'habiter poétiquement le monde », il ressort à mon sens que l'avenir de la foi catholique réside dans un christianisme de conversion, bien plus que dans un catholicisme de continuité ou d'appartenance. La foi est une réponse libre à un appel, un choix d'écouter et de répondre oui ou non à Dieu qui se révèle. Mais dans ce contexte de postchrétienté, des chrétiens, des catholiques cherchent une nouvelle sécurité par une tentative de recréer un milieu chrétien fermé à l'autre. Nous pouvons comprendre que, dans un monde ouvert, la liberté soit une expérience douloureuse, voire épuisante. Toujours avoir à choisir sa vie crée de la fatigue et de l'insécurité. Donc refaire un cadre dit chrétien pour assoir son existence est une tentative compréhensible pour sécuriser sa vie. Il y a cependant un danger à cela, c'est de rendre seconde la singularité du christianisme qui est avant tout une relation au Dieu Père, Fils et Esprit. En catholicisme, les Écritures, la liturgie, les sacrements, les doctrines et la vie communautaire portent la foi, la motivent, la rendent féconde et la structurent. Cette grande tradition chrétienne aide à nommer celui en qui chacun a mis sa confiance, elle n'est pas secondaire, elle est simplement seconde comme l'explique très bien le dernier *Directoire pour la catéchèse (DpC)* dans ce chapitre 2 auquel j'ai spécialement travaillé à Rome : « Cet itinéraire pédagogique proposé dans la communauté ecclésiale conduit le croyant à rencontrer personnellement Jésus-Christ à travers la Parole de Dieu, l'action liturgique et la charité, intégrant toutes les dimensions de la personne, afin qu'elle puisse croître dans la manière de vivre en croyant et témoigne de la vie nouvelle dans le monde. » (*DpC*, 65). Quand une communauté chrétienne peut offrir à celui qui croit de croiser son expérience de vie avec les récits évangéliques ou la liturgie, alors l'Écriture lue en Église n'est pas secondaire mais elle seconde, elle porte la vie croyante. Ceci dit, ne nous méprenons pas, la lecture de la Bible, la vie liturgique et communautaire et la prière sont essentielles pour soutenir la foi qui ne peut tenir toute seule.

Il serait donc troublant que par la nostalgie d'un passé glorieux du catholicisme dans notre pays et le mimétisme d'appartenance d'autres obédiences religieuses ou philosophiques qui ont l'air de faire nombre – et qui sont cependant tout à fait respectables –, les chrétiens éclipsent l'essentiel, la foi si précieuse du christianisme.

Oui, il y a une crise de la transmission, mais n'ajoutons pas trop rapidement le mot foi au mot crise.

Apprendre en marchant avec

Une dernière réflexion. Il y a bientôt 30 ans les évêques français avaient écrit un texte fort suggestif, *la Lettre aux catholiques de France, proposer la foi dans la société actuelle*⁴. Il n'y aurait pas grand-chose à renier de cette lettre aujourd'hui.

⁴ *Proposer la foi dans la société actuelle. Lettre aux catholiques de France*, Paris, Le Cerf, 1996.

Ce texte alliait avec finesse la mise en valeur de la foi comme libre proposition dans la société et le monde d'aujourd'hui, tout en donnant à l'Église la responsabilité de rendre possible cette foi à vivre dans une société qui en a perdu la grammaire élémentaire.

Avec la crise « dites des abus », vous savez comment ce terme « proposition » est ambigu, nous avons appris beaucoup sur les carences de l'institution qui a amplifié cette crise de la transmission. C'est une crise de l'écoute, de l'accompagnement, de l'accueil et finalement de la proposition de la foi. Accueil, écoute, accompagnement et proposition de la foi sont à mon sens indissociables, ils forment comme un système à la fois préventif de toute dérive et qui ouvre un avenir pour toute personne en recherche, en espérance, en démarche d'initiation au sein d'une institution saine qui cultive des relations non abusives. Et pour que cette institution soit saine et non abusive, il faut une transformation pastorale, que l'institution accepte d'apprendre de ce qui ne vient pas d'elle. Et ceci est d'abord une attitude spirituelle et théologique, je la résumerais avec cette formule du poète Patrice La Tour du Pin parlant de la foi en Dieu : « on ne saisit pas ce qui nous saisit ». Ainsi l'Église est-elle en démaîtrise sur l'essentiel : elle ne maîtrise ni Dieu ni la foi en Dieu.

De qui alors l'Église peut-elle apprendre ? et comment peut-elle apprendre ? me semble être une double question essentielle pour l'avenir.

Elle apprend d'abord et avant tout du *Logos* qui s'est fait chair : « Écoute Israël », l'injonction donnée à tous les croyants des religions monothéistes et que le Christ incarne parfaitement.

De cette attitude première peut décliner d'autres apprentissages. Apprendre des pauvres, des plus fragiles, des migrants, pas facile d'apprendre en ce cas-là, cela suppose d'accueillir et d'écouter celui qui ne nous ressemble pas. Apprendre des catéchumènes, pas facile non plus, car ils ne vivent pas la foi chrétienne comme les natifs des communautés chrétiennes. Apprendre des victimes d'abus de toutes sortes, pas facile, encore moins, parce qu'elles nous gênent, elles portent en elles les marques de la violence dont l'Église est à l'origine.

Apprendre de ceux qui sont loin de la foi de l'Église, qui sont indifférents, ceux qui ne l'aiment pas, voire la détestent et de tous ceux qui font comme si elle n'existait pas.

De tous ceux-là l'Église doit apprendre et la seule manière d'apprendre c'est d'apprendre en marchant avec.

Je vous remercie.

Prof. Joël Molinario